Les Echos

[www.lesechos.fr]
date de parution : 13.04.2018
périodicité : en continu // site internet

JR, le pirate de l'art urbain

Pierre de Gasquet / Grand Reporter Les Echos Week-End | Le 13/04 à 06:00, mis à jour à 10:15

JR, le pirate de l'art urbain ©Olivier Monge/MYOP pour Les Echos Week-end

Génie de l'autopromotion ou pionnier du collage participatif ? Le « système JR » fascine autant qu'il intrigue ou agace. Sept ans après avoir reçu le TED Prize, le photographeur a pris ses quartiers à Marseille avec son installation « Amor fati » au hangar J1. Rencontre.

Et si JR tombait les lunettes, comme on tombe la veste à Marseille ? JR ne serait plus JR ? Le mythe de l'« incognito » volerait-il en éclats ? Soudainement, le photographeur ôte ses lunettes sous nos yeux, comme si de rien n'était. Pas des Ray-Ban à la Steve McQueen ou à la Tom Cruise, des lunettes anonymes, sans marque, *« données par un ami »*. L'oeil est mobile, espiègle, noir de jais, rieur... plutôt bienveillant. Tel un ludion hyperactif, JR, 35 ans, vient de passer une heure à sautiller entre les passerelles du hangar J1, la mythique gare maritime construite en 1930 par la société Eiffel sur les quais de la Joliette, dans la cité phocéenne. JR au J1, sous le regard bienveillant de la Bonne Mère, c'est un peu comme Robert De Niro à Ellis Island, l'« île des larmes », à l'ombre de la statue de la Liberté.

« Cette installation s'inscrit dans la lignée de mon travail à Ellis Island, à New York, ou à Lampedusa, en Italie. Cela parle de la traversée : tout quitter pour partir ailleurs », explique JR. Pas de collage spectaculaire pour cette opération réalisée dans le cadre d'une carte blanche proposée par Marseille-

Provence 2018, mais un rituel suggéré au visiteur : imprimer son autoportrait, en faire un pliage en origami et laisser flotter l'image de son regard sur un immense plan d'eau de 1 400 m^2. Amorce d'un virage conceptuel ? *« Il a pris tout le monde par surprise. Cela montre que JR est un bon artiste in situ comme Daniel Buren. Il a une intelligence des lieux »*, assure Jean-François Chougnet, le patron du MuCEM, le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, à Marseille.

UN PHÉNOMÈNE À PART

JR photographié à Marseille au J1, l'ancienne gare maritime, au-dessus du bassin qui accueille jusqu'au 13 mai son installation 'Amor fati' ©Olivier Monge/MYOP pour Les Echos Week-end

« C'est un des artistes les plus connus au monde et l'un des plus mal aimés du monde de l'art », explique Jean de Loisy, le président du Palais de Tokyo, dans le documentaire récemment consacré à JR par Serge July et Daniel Ablin, sur France 5. *« C'est vrai : il est un peu mal aimé à cause de son côté photos volées. Il ne coche pas toutes les cases »*, opine Jean-François Chougnet. *« Un gamin de 17 ans connaît mieux mon travail qu'un conservateur de musée. Il le suit, il le comprend »*, réplique JR. Se voit-il en *« pirate de l'art »*, comme l'a joliment baptisé François Hebel, le directeur de la Fondation Henri Cartier-Bresson ? *« Les institutions ont dû s'adapter à mon parcours. Je n'ai pas pris le chemin imposé par les galeristes »*, poursuit l'artiste rebelle. De fait, il continue de coller sans autorisation dans certains pays, comme en Tunisie ou en Turquie. *« Même quand on a les autorisations, il s'arrange toujours pour en dépasser le cadre. Il a ça en lui »*, confie un de ses proches. Pour autant, il récuse l'étiquette de street-artist. Il préfère se voir en photograffeur. *« Banksy, Warhol ou Basquiat ne sont pas des street-artists, ce sont des artistes à part entière. » « JR est un phénomène à part : il a une démarche totalement originale qui ne correspond à aucun schéma classique de l'art contemporain »*, concède le marchand d'art Daniel Templon.

C'est à Londres que JR a démarré sa carrière d'artiste, en 2008, à la galerie de Steve Lazarides, l'artisan de l'ascension de Banksy le roi du « graffiti art ». Dix ans plus tard, il garde encore un souvenir ému de cette première expo où l'artiste britannique Damien Hirst était venu lui acheter des oeuvres alors que, à 22 ans, il n'avait jamais encore exposé. *« Banksy et lui avaient fait une sorte de coup d'Etat au sein du monde de l'art et ils m'ont ouvert la porte à ce moment-là. »* En revanche, il n'aime guère l'étiquette de French Banksy qu'on lui accole parfois. Il se sent plus proche d'Ernest Pignon Ernest, pionnier de l'art urbain en France. À la différence du graffeur britannique anticapitaliste Banksy - dont l'identité reste entourée de mystère -, JR revendique plutôt le statut d'*« artiste engageant »* que celui d'artiste engagé. *« Quand j'ai mis un portrait géant d'un enfant mexicain, Kikito, sur la barrière qui sépare le Mexique des Etats-Unis, c'était un geste très politique, mais je ne suis pas un activiste. Je soulève les questions et c'est aux gens d'apporter leurs réponses et leurs perspectives. »*

Août 2008, 'Women are Heroes'. JR expose sur les murs de la favela Moro da Providencia, à Rio de Janeiro, les photographies de femmes dont des proches ont été tués par la police ©Ricardo Moraes/AP/SIPA

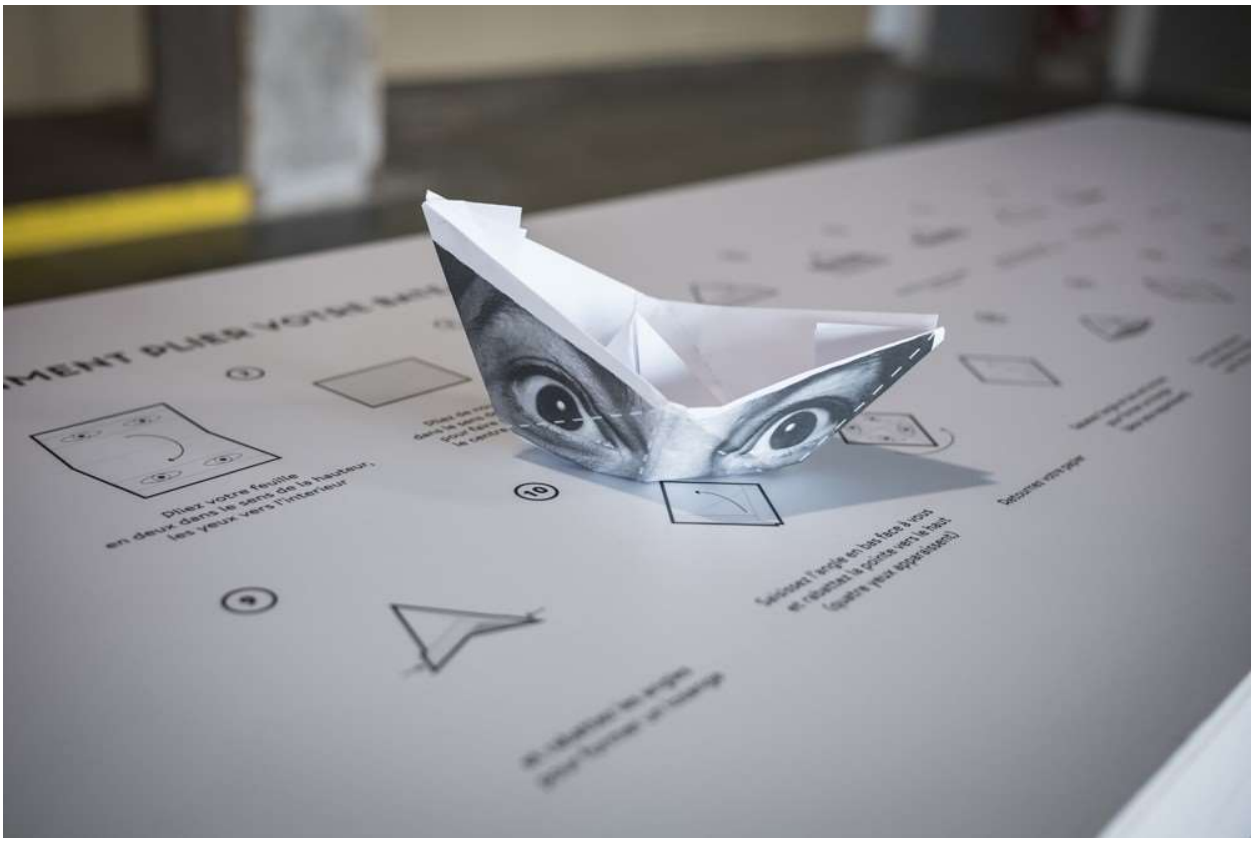
UNE STRATÉGIE DE DIVERSION

Premier Français à avoir reçu, en 2011, le TED Prize - du nom de la fondation américaine -, JR continue à sauter dans les avions pour placarder ses images grand format aux quatre coins du monde. En l'espace de sept ans, son projet participatif *Inside Out*, pour lequel il invitait le public à coller son propre portrait dans la rue, s'est traduit par 300 000 portraits d'anonymes dans 140 pays. Chaque fois, la même méthode de financement revendiquée par son équipe : *« 98% de ce que fait JR n'est pas à vendre, mais les 2% de sa production en vente (des tirages de ses installations, NDLR) lui permettent de financer l'art éphémère. »* Ses oeuvres photographiques (limitées à trois éditions et deux épreuves d'artiste) se vendent entre 35 000 et 50 000 euros pièce, contre 450 à 1 650 euros pour les lithographies (tirées à 180 exemplaires) depuis le site Social Animals, son partenaire exclusif. *« Vendre*

mes oeuvres chez Perrotin me permet de financer mes projets. Cela me donne une grande liberté. Mais je ne suis pas dans le financement classique de l'art contemporain, explique JR. Pour moi, l'important c'est de protéger mes projets pour qu'ils soient indépendants de tout marketing et de toute publicité. Je ne suis pas contre les marques. Mais quand je présente les femmes du monde entier (dans le cadre de son projet Women are Heroes, NDLR), ce n'est pas pour qu'elles soient sponsorisées par une marque. »

À ceux qui l'accusent d'avoir transformé l'art rebelle du graff en art pompier et officiel, il oppose une stratégie de diversion fondée sur l'indépendance et le culte de l'anonymat. Quitte à brouiller les pistes sur les détails de sa vie privée (diffusés sur Wikipedia), comme sa compagne, l'artiste plasticienne Prune Nourry, son enfance au Pecq, dans les Yvelines, ou sa scolarité au collège Stanislas... Sur tous ces « détails » de sa vie privée, il sourit, mais n'infirme ni ne confirme : JR préfère cultiver son image d'outsider en s'appuyant sur un réseau d'amis d'horizons divers. À New York, il vit depuis dix ans avec l'artiste plasticienne Prune Nourry (représentée par Daniel Templon) et compte parmi ses amis le musicien Pharrell Williams qui a composé la plupart des musiques de ses films ou le magicien David Blaine.

UN SYSTÈME POUR TRAVAILLER EN SÉCURITÉ



Le principe de l'installation 'Amor fati' : le visiteur se photographie, puis, par un pliage, ne garde que ses yeux qui flotteront sur un immense bassin de 1 400m2 ©Olivier Monge/MYOP pour Les Echos Week-end

Derrière les coups d'éclat, la « machine JR » est désormais bien rodée. À la différence de Jeff Koons ou de Takashi Murakami qui s'appuient sur des studios de 70 à 130 personnes, JR tient à conserver une structure légère de production, assure son entourage. Une quinzaine de personnes travaillent dans ses deux studios, à New York et à Paris. *« Il se sent plus proche de l'esprit de la 'factory ' d'Andy Warhol que du modèle de production de Murakami »*, assure Emile Abinal, son directeur de studio, au siège de Social Animals, la société de production installée derrière un porche anonyme au coeur du XXe arrondissement, à Paris. Aux murs : les grands formats des photos des installations de l'artiste en Israël ou dans la favela du Morro da Providencia, à Rio. *« JR est ambitieux, il a de l'ego, il s'invite à votre table, mais pas de manière provocante. À la différence d'autres artistes tels qu'Ai Weiwei, il n'est pas dans la provocation, explique Emile Abinal. C'est un bon communiquant sur son propre travail. Mais il a utilisé le noir et blanc pour qu'on ne confonde pas son travail avec la publicité. D'ailleurs, il n'est pas antimarques : il a fait des assiettes (avec Prune Nourry, NDLR) pour les 150 ans de la maison de porcelaine Bernardaud et il a travaillé pour Voyageurs du Monde. »*

Plus inattendu : JR bénéficie aussi de l'appui d'un entrepreneur ami, installé à Genève, qui a commencé sa carrière dans la conception d'algorithmes pour les marchés financiers. Petit-fils d'un marchand du souk de Tunis et d'un oléiculteur du Sahel, Marc Berrebi, le cofondateur d'eDevice, pionnier de la « santé connectée », est issu d'une des dernières familles de sépharades tunisiens. *« J'ai mis en place un système qui permet à JR de travailler en sécurité. Assistance technique, promotion, outils de réseaux sociaux, on a développé un savoir-faire qu'on met désormais au service d'autres artistes pour qu'ils puissent s'exprimer librement »*, confiait-il déjà en 2013 au magazine financier suisse *Bilan*. C'est lui qui a aidé JR à monter, en 2007, son projet *Face 2 Face* dans lequel il faisait dialoguer des portraits d'Israéliens et de Palestiniens dans huit villes du Proche Orient, « *la plus grande exposition illégale de photographies... ». « Je sais lire les contrats ; je lui apporte mon expérience d'entrepreneur, comme à d'autres artistes tels que Frédéric Brenner, Nathalie Rodach ou Prune Nourry »*, confirme-t-il aujourd'hui. Avec Emile Abinal à Paris et Marc Azoulay à New York, Marc Berrebi fait partie du trio de tête de l'équipe de JR.

'Visages, Villages', documentaire coréalisé avec Agnès Varda, nommé aux Oscar ©Cine Tamaris/Le pacte

CONTINUER À PRENDRE DES RISQUES

Sept ans après avoir reçu le TED Prize, qui a boosté sa notoriété aux Etats-Unis, l'homme au petit chapeau et aux lunettes noires reste sur tous les fronts. Le 28 juin, il inaugure une exposition d'oeuvres nouvelles à la galerie Perrotin, à New York, puis sera à la Maison européenne de la photographie (MEP) en novembre, et au musée d'art moderne de San Francisco (SFMOMA) en janvier 2019. Certains lui reprochent d'en avoir « un peu trop fait » avec Agnès Varda, en emportant son clone cartonné à la cérémonie des Oscars où était sélectionné leur documentaire *Visages, Villages* sur leur passion commune pour les fresques murales. Pas question, pour autant, de s'assagir. Pour lui, *« être artiste, c'est tenter des choses que personne d'autre ne tente »*. Donc, continuer à prendre des risques. *« Quand on a installé une table de 24 mètres de long à cheval sur la frontière américano-mexicaine, en octobre 2017, il fallait accepter qu'on ait plus de chances d'échouer que de réussir. Sur le papier c'était interdit et pourtant c'est tout le contraire qui s'est passé. C'est en faisant ça que l'on repousse les barrières. »* Sa plus grande fierté : avoir ouvert une école, la casa Amarella, en haut d'*« une des favelas les plus violentes de Rio »*.

À 35 ans, le graffeur n'est pas près de rentrer dans le rang, mais doit veiller à sa cote s'il veut continuer à financer ses projets. *« Il y a un tournant : après l'avoir longtemps ignoré, les institutions sont en train de reconnaître son travail »*, estime Marc Berrebi. D'autres le voient surtout comme un *« mercenaire opportuniste »*. Le pirate de l'art n'a pas fini de brouiller les pistes.

ITINÉRAIRE D'UN GRAFFEUR

1983 : Naissance dans la banlieue parisienne.

2005 : Collage des portraits des jeunes des banlieues de Clichy-sous-Bois et Montfermeil dans le centre de Paris.

2007 : Actions *Face 2 Face* en Israël et en Palestine.

2008 : Lancement du projet *Women are Heroes* à Rio, au Brésil.

2011 : Premier Français à se voir décerner le TED Prize aux Etats-Unis.

2013 : Première rétrospective au musée d'art contemporain Watari de Tokyo.

2014 : *Women are Heroes* au Havre : 2 600 bandes de papier sont collées sur des conteneurs avec les dockers.

2017 : Sortie de *Visages, Villages*, documentaire coréalisé avec Agnès Varda, nommé aux Oscars.

UN CHAMPION DES RÉSEAUX SOCIAUX

« JR est le premier artiste qui a réussi à faire de l'art un média à part entière », s'emballe Fabrice Bousteau, le directeur de *Beaux-Arts Magazine*. En tout cas, JR est un champion hors catégorie des réseaux sociaux. Sur Instagram, le réseau social le plus utilisé dans le monde de l'art, il compte 1,1 million d'abonnés. C'est cent fois moins que la chanteuse Taylor Swift, mais près de trois fois plus que l'Américain Jeff Koons (299 000), le Britannique Damien Hirst (370 000) ou le Chinois Ai Weiwei (398 000). Il poste lui-même sur Instagram, même si certains membres de son équipe lui donnent parfois un coup de main. *« C'est un vrai geek. En 2001, alors que le réseau en était encore à ses balbutiements, il avait déjà un site où il postait tous les jours une photo »*, se souvient Emile Abinal, son directeur de studio.

@PierredeGasquet

En savoir plus sur https://www.lesechos.fr/week-end/culture/expositions/0301550675098-jr-le-pirate-de-lart-urbain-2168966.php#RtUIU7ZlGI05eJQk.99